

RECHERCHES BRÉSILIENNES

CENTRE DE RECHERCHES D'HISTOIRE ANCIENNE

Volume 130

PRÉFACE

RECHERCHES BRÉSILIENNES

**Archéologie
Histoire ancienne et Anthropologie**

publiées par **Pierre LÉVÊQUE,**
José Antonio DABDAB TRABULSI et Silvia CARVALHO

ANNALES LITTÉRAIRES DE L'UNIVERSITÉ DE BESANÇON, 527
Diffusion LES BELLES LETTRES - 95 Boulevard Raspail - 75006 PARIS

1994

LES CATÉGORIES *TENHARIM/KAWAHIWA* DE CLASSIFICATION DE L'HUMANITÉ ET LEUR MANIPULATION

- Miguel A. MENÉNDEZ * -

Quoique notre recherche se rapporte, d'une façon plus particulière, aux Tenharim, notre analyse sera centrée sur les Kawahiwa en tant que groupe tribal. Notre essai d'analyse de ces catégories, selon un critère plus ethnographique que linguistique, se fonde sur une interrogation : comment les Kawahiwa s'expliquent leur classification et celle d'autres groupes humains.

Si l'on veut rendre possible la compréhension de la façon caractéristique de penser des Kawahiwa, on ne peut se passer des données très importantes qui nous sont fournies par la localisation géographique, ainsi que par la situation de contact.

Les Kawahiwa appartiennent à la branche des "Tupi purs" du tronc Tupi-Guarani. Leur économie se fonde sur l'horticulture itinérante de forêt aux terres fermes. Comme l'on peut constater déjà dans les documents qui remontent au XVIIIe siècle, ils sont de remarquables horticulteurs. L'horticulture était accompagnée par la pêche, la chasse et la récolte. A présent, leur économie a subi une transformation, car ils ont été contraints à travailler à l'extraction du caoutchouc et de la sorbe (autre résine d'arbre), ainsi qu'à la récolte des châtaignes du Brésil.

Ils semblent être originaires du haut Tapajós, c'est-à-dire d'une région mésopotamienne formée par le Juruena et son affluent, l'Arinos, d'où ils migrèrent vers une zone comprise entre le fleuve Marmelos et le Maicy. Cette région toute entière, qui s'étend de l'Arinos jusqu'au Marmelos, est formée de forêts aux terres fermes.

* Ce texte a été présenté en 1986 au cours "Lingua e Cultura" de la Faculté des Lettres de l'UNESP/Araraquara. Miguel A. Menéndez a enseigné l'Anthropologie à l'UNESP et a coordonné le Centro de Estudos Indígenas, de 1983 jusqu'à sa mort prématurée en 1991. Traduction ELCIO FERNANDES.

La société Kawahiwa est organisée sous la forme de moitiés claniques patrilineaires et patrilocales. Ils constituent des familles nucléaires qui s'organisent territorialement en vue de former des ensembles "d'amples familles" autour de la maison du père. Dans chacun des ensembles il n'y avait qu'une maison pourvue de foyer. Autrefois, ils habitaient tous dans une maison unique (où s'abritaient de 200 à 300 personnes), semblable à celles du Xingu. Les moitiés claniques sont exogames et, au niveau tribal, toute la société s'organise en groupes locaux.

Le mot Kawahiwa signifie "nous", "nous autres", les Indiens. Il désigne les groupes locaux connus par les Blancs comme les Apaimandé, les Parintintin et les Tenharim.

L'un des premiers renseignements sur les Kawahiwa remonte à 1751, quand un certain Francisco Correia Lemos, originaire de Cuiabá, remet une lettre au chef militaire de la Province de São Paulo, où il manifeste la volonté d'y établir un front d'extraction d'or qu'il juge "bon pour le bien public...". Il semble que ces parages, à l'époque, étaient habités encore par sept nations "Tapuias". La dénomination Tapuia s'appliquait à tous les indigènes qui n'étaient pas des Tupi. Il se peut que Francisco Correia Lemos ait été originaire de la Province de São Paulo et qu'il n'ait parlé que la "langue générale" ; sinon, c'était son interprète qui ne parlait que cette langue.

Parmi les sept nations mentionnées, on compte aussi celle des Apiaká, qui sont des Tupi Pura. Correia Lemos enregistre les Kawahiwa sous la désignation de "Cabaiba". Jusqu'en 1751, ils n'avaient pas été directement contactés. Bien plus tard, en 1913, Rondon rencontre un groupe Kawahiwa, lors de l'ouverture de la ligne télégraphique entre Cuiabá et Santo Antonio do Madeira. Lévi-Strauss à son tour, en 1938, visite quelques "Kawahyp" situés un peu plus au sud du fleuve Machado.

La désignation plus juste, à présent, peut être "Kawahiwa'ngã" où le suffixe "ngã" correspond à "beaucoup". Une désignation semblable peut être trouvée dans la langue parlée par les Kamayurá, dont le terme "Kawahyp" s'applique à tous les êtres humains à l'exception des Kamayurá. Nimuendaju, le pacificateur des Parintintin (1922), rapporte cette désignation à "Ka" ou "Kawa" (une petite guêpe de mœurs sociales). Les Tenharim eux-mêmes, qui s'auto-identifient comme Kawahiwa, ne présentent aucune explication sur cette désignation. Les guêpes, les abeilles et d'autres insectes qui vivent en essaim

semblent avoir cependant une certaine importance pour la mythologie tribale. Quant à nous, nous avons au moins recueilli parmi les Tenharim un mythe qui se réfère à l'un de leurs ancêtres, un Kawahiwa géant ("Apaiaguá-uhú) : il fonde des villes, en jetant au loin une fourmilière, une ruche ou un nid de frelons par des coups de pied ; cet acte est à l'origine de villes comme Manaus, Rio de Janeiro, São Paulo, Belém et Porto Velho.

Par opposition à "nous", c'est-à-dire les "Kawahiwa'ngã", les autres sont les "Tapuî" (ou "Tapui" qui correspondent aux "Tapuia"), c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas les "Kawahiwa". Le "Tapui" est celui qui peut être emprisonné et tué (l'ennemi, le prisonnier virtuel, ou "l'esclave"). A présent, le "Tapui" est le "Pirahã que les "Tenharim" désignent soit par le mot "Gwi'wy", soit par le mot "Wiwi". Autrefois, le "Tapui" était surtout le Tora, le Mura, le Matanawi. Le terme "Tapui-hun" désigne le noir, tandis que "Tapuin" s'applique au blanc.

Les "Kawahiwa" forment plusieurs groupes locaux (les Parintintin, par exemple) dénommés par les Tenharim "Y-Uhú'ngã", c'est-à-dire "la foule d'habitants du grand fleuve". On a donc (d'une catégorie plus inclusive vers une catégorie plus exclusive) les "Apera'ndi", les "Diarrói", les "Tenharim", les "Ahebu" etc. Les termes "Mandari" ainsi que "Mbua-ga" sont dérivés du nom du tuxáua, c'est-à-dire "un tel" qui descend du tuxáua. Les Parintintin appellent les Tenharim "Apyte'ri'ga".

Parmi les Tenharim, le tuxáua le plus célèbre, le grand tuxáua, a été "Nhaparundi", mais ils s'auto-identifient par le mot "Tenharim".

Ces catégories présentent une certaine manipulation de la part des groupes locaux. Les Tenharim, par exemple, reconnaissent encore les "Mandari'já" en tant que Kawahiwa, mais d'une parenté lointaine.

Les Kawahiwa, contrairement aux sociétés Tupi en général, présentent une division clanique en moitiés exogames : Mutum-nanguera X Kwandu-Taravé. Cela étant, un Parintintin Kwandu ne se marie qu'avec un Parintintin Mutun et vice-versa, ce qui arrive aussi parmi les Tenharim. Malgré tout, on trouvera des Parintintin qui habitent avec des Tenharim. L'une des caractéristiques des Tupi d'autrefois venait du fait que, pendant les guerres, les hommes étaient tués, mais les enfants et les femmes étaient incorporés au groupe. A présent, l'homme d'un

groupe local s'incorpore à un autre par le mariage et, par exemple, quand un homme Parintintin se marie avec une femme Tenharim, il fixe sa demeure au village de son beau-père.

Nous pouvons donc découvrir "qui est qui", en faisant l'examen de la terminologie de parenté. Les hommes et les femmes de la même moitié, de la même génération et du même sexe se traitent d'iru. Si c'est un homme qui parle, il dira "iru" ou "nhamanono". Si c'est une femme, elle dira "irugwer" ou "nherhimembyr" à tous les cousins, ainsi qu'à tous les parents qui sont originaires de la moitié de son mari.

Dans un champ sémantique un peu plus spécifique, on fait l'usage du terme "jaji" pour désigner la première génération ascendante de la même moitié et du terme "kuj" pour la première génération descendante de la même moitié. Le mot "Yki" peut être traduit par "belle-fille", "gendre". Le terme "Ayro'yr" est utilisé pour appeler un homme de la même génération, mais de la moitié contraire.

Si l'on examine d'une façon plus détaillée les représentations associées aux deux moitiés, on constate que Mutum-nanguera correspond à la moitié *bleue* ou *obscur*e et que "nanguera" signifie "vieux". "Kwandú" désigne une espèce d'épervier, tandis que "Taravé" s'applique à plusieurs oiseaux, tels que l'arara-vermelha (arara-rouge) et l'arara-maracanã. Les Kwandú-Taravé sont identifiés aussi comme la moitié *rouge* ou *claire*.

En outre, l'habitat du "mutum" se situe plus proche du sol et correspond donc, par rapport à la spatialité, au *bas*, tandis que le "Kwandú", qui vole à haute altitude, associe la moitié qu'il désigne au *haut*. Les associations vont plus loin encore. Comme nous l'avons dit, "nanguera" est le "vieux", "ce qui a été", le *passé* et, de plus, le "mutum" présente des habitudes alimentaires semblables à celles des gallinacés : il ne chasse pas, il ne fait que picorer, il "collecte". On peut donc conjoindre la moitié "Mutum-nanguera" à la technique de la collecte ainsi qu'à la "Première humanité", tandis que la moitié "Kwandú-Taravé" symboliserait la "Deuxième humanité", celle qui associe la chasse (une des activités du Kwandu) à l'horticulture du maïs (aliment des psittacidés tels que les aras et les "maracanãs").

Selon la mythologie, "nharemboi'pui", c'est-à-dire aux temps les plus reculés, les Kawahiwa n'auraient été que chasseurs et collecteurs. En outre, un mythe qui se rapporte à

l'un de leurs ancêtres, Tupana'ga, raconte comment, enragé, il arrache de la terre la grande-maison et monte avec elle vers le ciel et de cette sorte provoque le déluge. Le petit groupe qui s'est sauvé du déluge part à la recherche d'une chaîne de montagnes et ainsi il devient le fondateur de la "Deuxième humanité".

L'horticulture, en effet, est une activité récente au sud de l'Amazonie, dont le début peut remonter à une époque située entre 5000 et 2000 ans avant notre ère, quand une agriculture encore naissante est en train d'être pratiquée à l'Est du fleuve Madeira. C'est là, lorsqu'ils développent une économie qui a pour base l'horticulture du maïs et du manioc, que les Tupi modernes ont leur origine.



Tuxaua (chef) des
Kawahiwa-Tenharin du
village du fleuve Marmelos.
Chef Alexandre (de la
moitié "Mutum"). Photo
Miguel A. Menedez.



Préparation de la farine de manioc. Village du Marmelos (dist. 124 km de Humamitá-AM).
Photo Miguel A. Menedez.



Fleuve Marmelos (affluent du Madeira). Photo Miguel A. Menedez.

M A Menedez



Femme filant le coton. Village du Marmelos. Photo Miguel A. Menedez.

M A Menedez